



Médiévales

Langues, Textes, Histoire

52 | printemps 2007

Le livre de science, du copiste à l'imprimeur

La tradition alchimique latine (XIII^e-XV^e siècle) et le corpus alchimique du pseudo-Arnaud de Villeneuve

Antoine Calvet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/medievales/2003>

DOI : 10.4000/medievales.2003

ISSN : 1777-5892

Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2007

Pagination : 39-54

ISBN : 978-2-84292-202-3

ISSN : 0751-2708

Référence électronique

Antoine Calvet, « La tradition alchimique latine (XIII^e-XV^e siècle) et le corpus alchimique du pseudo-Arnaud de Villeneuve », *Médiévales* [En ligne], 52 | printemps 2007, mis en ligne le 06 septembre 2009, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/medievales/2003> ; DOI : 10.4000/medievales.2003

Tous droits réservés

Antoine CALVET

LA TRADITION ALCHIMIQUE LATINE (XIII^e-XV^e SIÈCLE) ET LE CORPUS ALCHIMIQUE DU PSEUDO-ARNAUD DE VILLENEUVE

L'histoire de la tradition alchimique médiévale commence avec les traductions en latin de textes arabes. Elle est relativement bien connue, s'inscrivant dans le mouvement des grandes traductions de la philosophie arabe entrepris au XII^e siècle à Tolède. Les traducteurs les plus célèbres comme Hugues de Santalla (vers 1140-1150), Robert de Chester (1144), Gérard de Crémone († vers 1187) participèrent à ce travail. Vers 1200, l'Anglais Alfred de Sareshel donna en latin quelques chapitres de la Météorologie du *Shifa* d'Avicenne qu'il crut bon d'ajouter à la version arabo-latine du livre III des *Météorologiques* d'Aristote. Ce texte, connu plus tard sous le nom de *De congelatione et conglutinatione lapidum*¹, marqua profondément l'histoire de l'alchimie latine². La période des traductions d'arabe en latin s'achève vers la fin du XII^e siècle.

Les plus grands classiques de l'alchimie arabe comme les textes de Razi ou de Jâbir ibn-Hayyan sont alors passés en Occident, exerçant une influence

1. AVICENNE, *De congelatione et conglutinatione lapidum being sections of the Kitâb al-Shifa*, E. J. HOLMYARD, D. C. MANDEVILLE éd., Paris, 1927, p. 45-55. Le ms. Paris, BnF, lat. 14005, d'origine allemande et datable du début du XV^e siècle (1^{re} main jusqu'au f° 140v°), entièrement revu et annoté par une main du XVI^e siècle, contenant des classiques de l'alchimie comme le *Liber de compositione alkimiæ* de Morienus, la préface et le prologue à ce dernier de Robert de Chester, des synonymies (lexiques), des énigmes alchimiques (*Allegoria Merlini*), la relation de voyage de Leonard de Mauperg (avec des recettes signées) ; ce manuscrit, dans sa dernière partie (3^e main plus tardive), transmet le *Tractatus de mineralibus Avicennæ* aux ff° 146v°-164. Sur ce manuscrit, outre J. CORBETT, *Catalogue des manuscrits alchimiques latins, manuscrits des bibliothèques publiques de Paris antérieurs au XVII^e siècle*, Bruxelles, 1939, I, n° 52, p. 175, voir R. LEMAY, « L'authenticité de la Préface de Robert de Chester à sa traduction du *Morienus* », *Chrysopaia*, 4, 1990-1991, p. 3-34, et D. KAHN, « Littérature et alchimie au Moyen Âge », *Micrologus*, III, 1995 : *Le crisi dell'alchimia*, p. 227-262, ici p. 244-252, p. 257-262 (éd. de l'*Allegoria Merlini*).

2. Cf. W. R. NEWMAN, *The Summa Perfectionis of Pseudo-Geber*, Leyde, 1991, p. 1-56.

capitale, comme en témoigne leur présence constante, sous forme d'extraits, dans les textes d'alchimie latine. Ces derniers apparaissent dès le début du ^{xiii} siècle dans le sillage des travaux de Michel Scot, ou dans celui plus important d'Albert sur les métaux ou des réflexions d'un Roger Bacon sur la Longue vie rendue possible, selon ce dernier, par l'alchimie. Le corpus d'alchimie latine le plus significatif de cette période est à n'en pas douter celui du pseudo-Geber (*alias* Paul de Tarente) qui tourne la page d'une certaine alchimie arabe dominée par les théories du pseudo-Avicenne. Car si ces traités dépendent en partie de l'alchimie léguée par les Arabes, ils développent également de nouvelles thèses plus spécifiquement influencées par l'enseignement scolastique, par exemple pour obvier à l'autorité d'Avicenne qui, dans le *Sciant artifices* (extrait du *De congelatione*), circulant dans le monde latin sous le nom d'Aristote, déniait à l'alchimiste le pouvoir de transformer les métaux sinon en revenant à la « matière première ».

À l'aube du ^{xiv} siècle, la situation des textes alchimiques latins se présente ainsi. D'une part, des textes arabo-latins transmettant des pratiques alchimiques importantes (le *De anima in arte alchimiae* du pseudo-Avicenne, le *Livre des 70* de Jâbir), mais aussi des textes d'esprit plus philosophique et plus poétique comme la *Turba philosophorum* et la *Tabula chemica* ; d'autre part, des traités en latin payant leur dette à l'alchimie arabe, la citant abondamment, mais qui, en butte aux arguments opposés par les négateurs de l'alchimie³, s'estimaient tenus d'élaborer à leur tour des théories savantes et puissamment argumentées. Il en est ainsi des travaux du pseudo-Geber et de ceux qui s'en inspirent comme le pseudo-Albert (*Semita recta*). Or, dès les premières décennies du ^{xiv} siècle, la production des textes alchimiques augmente considérablement. Les deux plus importants corpus sont faussement attribués respectivement au philosophe et mystique Raymond Lulle († 1315) et au médecin Arnaud de Villeneuve († 1311). L'étude de ce dernier corpus constitue une véritable plongée dans un maquis de textes n'ayant parfois que peu de rapports entre eux. C'est leur histoire, compliquée, tortueuse que nous nous proposons de retracer dans les paragraphes qui suivent.

Le nom d'Arnaud de Villeneuve apparaît en tant qu'auteur d'*alchimica* dès les premières décennies du ^{xiv} siècle, peu de temps après sa mort. Durant tout ce siècle, des textes alchimiques, sans nom d'auteur connu, lui sont attribués. Tous ces textes sont des apocryphes. Rien en effet dans son œuvre authentique ne permet de légitimer un seul de ces écrits. Le médecin Arnaud de Villeneuve ne cite qu'à de très rares occasions l'alchimie, même médicale, et jamais de manière favorable.

L'objet de cet article est de montrer comment ces textes qui ne sont pas des textes universitaires se transmettent et dans quelle mesure ils forment un ensemble que fédère le nom du légendaire Arnaud de Villeneuve. Dans un premier temps, nous tenterons d'en examiner la tradition manuscrite, puis de

3. *Ibid.*, p. 1-47. *Id.*, *Promethean Ambitions, Alchemy and the Quest to Perfect Nature*, Chicago, 2004, p. 34-114.

présenter le corpus en l'analysant, enfin de suivre ses évolutions au Moyen Âge et à la Renaissance, en faisant notamment le point sur ses rapports avec le corpus pseudo-lullien.

La tradition manuscrite

Difficultés

On tire de l'étude de ce corpus alchimique une première impression : l'extrême difficulté à le définir. En effet, il ne suffit pas de relever à l'aveugle les titres des *alchimica* attribués au maître catalan pour déterminer ensuite à partir d'une liste la nature du corpus ; il faut regarder dans le détail à quoi correspond chacun des intitulés.

Il nous est apparu, par exemple, que, comme les titres donnés par les scribes varient d'une version à l'autre, un même texte pouvait circuler sous différentes formes. C'est ainsi que le *Flos florum*, l'une des principales œuvres du corpus, se décline sous sept formes différentes, soit plus longues, soit plus courtes que la forme la plus couramment citée, celle qu'édita le Genevois Manget en 1702 dans sa *Bibliotheca chemica curiosa*⁴. Il est possible que ce texte, se présentant comme un courrier scientifique adressé à différentes personnalités, l'ait été sous ces différentes formes, recevant ensuite des appellations diverses : *Semita semitæ*, *Flos florum*, *Errores alchimiae*, etc.

L'étude comparée de bibliographies comme celle transmise par le manuscrit du Vatican, Barb. 273 (xvi^e s.), celles de Nazari (1564)⁵ et de Borel (1654)⁶, révèle combien les bibliographes finissent par noter des incipits et des titres n'indiquant en fait que des états d'un même texte. De là une liste gonflée de titres et de références qui ne sont que des doublons. Par exemple, Barb. 273 signale par deux fois le *De secretis naturæ*, le *Novum Testamentum*, etc. Nazari le corrige (se limitant à 20 titres contre 24 dans le répertoire de Barb. 273), mais il continue de compter comme un ouvrage singulier chacun des chapitres d'une œuvre (*Rosa Novella* 1, *Rosa Novella* 2). Borel reprend Nazari et l'augmente de ses propres relevés. Aucun ne voit par exemple que le *Flos florum* et le *Tractatus perfecti magistri* sont le même texte.

Depuis la Renaissance, les éditeurs des *Opera omnia* d'Arnaud, Thomas Murchi et Symphorien Champier, conscients du phénomène, estimèrent que si Arnaud de Villeneuve avait effectivement écrit des livres alchimiques, on

4. A. CALVET et S. MATTON, « Quelques versions du *Flos florum* du pseudo-Arnaud de Villeneuve », *Chrysopaia*, 6, 1997-1999, p. 207-271.

5. Voir sa liste de travaux pseudo-arnaldiens : G. B. NAZARI, *Della trasmutazione metallica sogni tre*, Brescia, 1599.

6. P. BOREL, *Bibliotheca chimica seu catalogus librorum philosophorum hermeticorum*, Heidelberg, 1656 (1^{re} éd., Paris, 1654), repr. Hildesheim, 1969, p. 28-30.

lui avait trop généreusement attribué des titres⁷. Un texte aussi essentiel que le *Rosarius*, un traité invariablement considéré comme une pièce maîtresse du corpus, aux yeux d'un Libavius, entre autres, apparaît comme douteux⁸. Quant aux commentateurs modernes (B. Hauréau, M. Pereira), se limitant à l'état de la question, ils se sont contentés d'établir des listes exhaustives des travaux pseudo-arnaldiens sans vraiment trier entre les titres⁹.

En outre, plus encore que dans les arts nobles peut-être, un manuscrit alchimique constitue une œuvre unique. Les scribes ne sont pas toujours des gens de métier, rarement des stationnaires reproduisant des œuvres contrôlées par l'Université¹⁰. Ils copient ce qui leur tombe sous la main sans trop de discernement. Les traditions manuscrites souffrent alors de contaminations plus ou moins graves, d'interpolations de passages plus ou moins longs recueillis dans d'autres classiques de l'alchimie, déformant ainsi les textes¹¹. Une copie, d'autre part, peut être augmentée de notations personnelles du scribe, certains copistes étant de toute évidence des alchimistes. Malgré tout, les textes les plus importants du corpus pseudo-arnaldien (*Rosarius philosophorum*, *De secretis naturæ*) ont été transmis de manière soignée sans trop de variantes, parfois corrigés¹². Mais cette tradition alchimique est caractérisée malgré tout, non seulement, comme on l'a vu, par le fait qu'un même texte puisse recevoir des titres et des incipits différents, mais aussi par le fait qu'elle puisse connaître des versions variées, et se voir attribuée à diverses autorités (Arnaud de Villeneuve, Raymond Lulle, Roger Bacon).

7. Cf. A. CALVET, « Les *alchimica* d'Arnaud de Villeneuve à travers la tradition imprimée (XVI^e-XVII^e s.). Questions bibliographiques », dans *Alchimie : Art, Histoire et Mythes*, D. KAHN, S. MATTON éd., Paris, 1995 (*Textes et Travaux de Chrysopaia*, 1), p. 157-190, ici p. 158-162.

8. *Id.*, « Étude d'un texte alchimique du XIV^e siècle : le *Rosarius philosophorum* attribué au médecin Arnaud de Villeneuve (ob. 1311) », *Early science and Medicine*, XI/2, 2006, p. 162-206, ici p. 189-190.

9. B. HAURÉAU, « Arnould de Villeneuve », *Histoire Littéraire de la France*, XXVIII (1881), p. 26-186. M. PEREIRA, « Arnaldo da Villanova e l'alchimia. Un'indagine preliminare », dans *Actes de la I trobada internacional d'estudis sobre Arnau de Vilanova*, J. PERARNAU éd., II, Barcelone, 1995, p. 165-171.

10. Cf. G. FINK-ERRERA, « De l'édition universitaire », dans *L'Homme et son destin d'après les penseurs du Moyen Âge*, Actes du premier congrès international de philosophie médiévale, Louvain-Bruxelles, 28 août-septembre 1958, Louvain-Paris, 1960, p. 221-228.

11. On a constaté d'une version à l'autre des variantes considérables. Le *Speculum alchimie*, par exemple, celui édité par Zetzner (Strasbourg, 1613) et par Manget, ne correspond aux versions manuscrites des XIV^e et XV^e siècles que de loin. De même, une tradition à peu près stable comme celle du *De secretis naturæ*, réserve quelques surprises ; et de la version du *Tractatus parabolicus* à laquelle Jean de Roquetaillade fait référence dans le *Liber lucis* à celle que nous connaissons, l'écart est grand. On rappellera également la tradition parfois fluctuante des *Questiones essentielles quam accidentales* où dans certains manuscrits du XV^e siècle et dans une version imprimée, celle de l'*Artis auriferæ* (Bâle, 1610), est évoqué l'usage d'une *aqua mineralis* rapportée d'Espagne à Montpellier dans des outres en peaux scellées pour éviter une quelconque falsification, un passage fort intéressant absent des versions imprimées de Zetzner et de Manget.

12. C. CRISCIANI, *Il papa e l'alchimia, Felice V, Guglielmo Fabri e l'elixir*, Rome, 2002, p. 112-117.

Composition des recueils pseudo-arnaldiens

Ces textes commencent à être transcrits dans des manuscrits du ^{xiv}^e siècle parmi d'autres *alchimica*. Le manuscrit de Palerme, Biblioteca Comunale, 4^o Qq A 10 (milieu du ^{xiv}^e s.), peut-être le témoin le plus ancien, contient 4 textes pseudo-arnaldiens dont l'un est formellement attribué au célèbre médecin (*Defloratio philosophorum*). Dans les manuscrits les plus anciens¹³ qui transmettent le plus souvent des traductions de l'arabe, les *alchimica* nommément attribués au grand médecin sont rares : les traités, qui allaient plus tard circuler sous le nom du médecin, sont des anonymes.

Les textes pseudo-arnaldiens sont mêlés aux plus grands classiques de l'alchimie arabo-latine et de l'alchimie latine et sont par ailleurs dispersés dans de nombreux autres recueils. Mais ce choix n'obéit pas, dans l'esprit de ceux qui les ont insérés dans ces recueils, à d'autre dessein que de livrer aux curieux et aux professionnels de l'alchimie les livres les plus fiables du point de vue de la doctrine et de la pratique. Prenons par exemple le manuscrit de Manchester, John Rylands Libr., 65, ^{xv}^e siècle¹⁴. Nous avons là un superbe exemplaire, supérieur, selon Rhodes James, à tous les manuscrits alchimiques qu'il lui fut loisible de consulter, un parchemin richement orné, chacun des traités ayant son initiale d'or et de couleur. Composé par plusieurs mains italiennes, il renferme des œuvres alchimiques arabo-latines, deux œuvres du pseudo-Arnaud (la *Cathena aurea*, le *De secretis naturæ*), et bien sûr un grand nombre d'œuvres alchimiques modernes. Autre exemple du ^{xv}^e siècle, le manuscrit Paris, BnF, lat. 7162, daté d'après 1432¹⁵. Ce recueil alchimique composé par des mains françaises (3 mains principales) rassemble des recettes parfois identifiées, des synonymies¹⁶, une table des symboles alchimiques, des dessins d'appareils, et des ouvrages de théorie alchimique parmi les plus importants (le pseudo-Aristote, le pseudo-Galien, le pseudo-Albert, le pseudo-Thomas) et deux textes du pseudo-Arnaud (le *Flos florum* et le *De secretis naturæ*). Nous avons là un livre à l'usage des artisans et des essayeurs, utile au laboratoire, un vrai manuel d'alchimiste comportant, outre des textes, des outils variés.

Sa composition, de notre point de vue, reste emblématique de l'intérêt qu'on porte alors au pseudo-Arnaud : un auteur essentiel de l'alchimie latine difficile à ignorer dans le contexte spécifique de cet art.

Nous avons dit que les scribes notent les ouvrages alchimiques du pseudo-Arnaud de Villeneuve parmi d'autres sans véritablement lui accorder un statut

13. Voir ms. Cues, Hospitalbiblioth., 201 (plusieurs mains des ^{xiv}^e et ^{xv}^e s.) contenant 3 *alchimica* du pseudo-Arnaud. Un seul est attribué au médecin catalan (*De secretis naturæ*), dans un ensemble autrement constitué d'œuvres arabo-latines.

14. M. RHODES JAMES, *A Descriptive Catalogue of the Latin Manuscripts in the John Rylands Library at Manchester*, Londres, 1921, I, p. 124-127.

15. CORBETT, *op. cit.*, I, n° 26, p. 107-116.

16. Sur les synonymies, voir J.-M. MANDOSIO, « La création verbale dans l'alchimie latine du Moyen Âge », *Archivium Latinitatis Medii Aevi*, 63, 2005, p. 137-147.

particulier. Au ^{xv}^e siècle, on trouve pourtant des scribes qui tentent d'intégrer ces *alchimica* pseudo-arnaldiens dans des ensembles cohérents et thématiques où cohabitent des textes similaires. Les œuvres arabo-latines y sont alors presque inexistantes. Commençons par un manuscrit de la collection Mellon conservé dans la Beinecke Library, la bibliothèque de l'université de Yale (New-Haven, Conn.), le manuscrit 5, datable de 1400 environ¹⁷. Il s'agit probablement d'une copie écrite par une seule main, allemande ou autrichienne. Le *Rosarius philosophorum* s'y trouve en bonne place, entouré de livres alchimiques de la même école : le *De essentia essentiarum* du pseudo-Thomas, la *Semita recta* du pseudo-Albert, le *Liber de investigatione perfectionis* du pseudo-Geber, le *Liber lucis* de Jean de Roquetaillade où ce dernier reconnaît sa dette envers le *Tractatus parabolicus* du pseudo-Arnaud¹⁸, des textes de Johannes de Teschen, etc. Les autres *alchimica* pseudo-arnaldiens sont une version du *Flos florum* et le *De secretis naturæ*. La présence du pseudo-Geber, et celle de ses commentateurs comme le pseudo-Albert et le pseudo-Arnaud (*Rosarius*), ainsi que celle d'un ouvrage de Jean de Roquetaillade témoignent, nous semble-t-il, du désir du scribe d'organiser son opus à son gré, copiant des œuvres dépendantes les unes des autres¹⁹.

Plus tard, entre 1476 et 1477, dans un manuscrit de la Bibliothèque universitaire de Bologne, le cod. lat. 104, le copiste piémontais Johannes Bartholomeus de Lachellis de Fontaneto rassemble la plus grande collection de textes manuscrits attribués au pseudo-Arnaud, soit sept titres²⁰ et deux anonymes qui par ailleurs appartiennent au corpus pseudo-arnaldien (*Novum lumen* et *Novum testamentum*). Ce témoin est remanié et collationné dix ans plus tard à Lyon par un alchimiste de cette ville (1484-1488), et en 1504, il est connu de Thomas Murchi, le premier éditeur des *Opera omnia* d'Arnaud de Villeneuve, qui en extrait la copie du *Rosarius* donnée à l'impression²¹. La composition de ce manuscrit bolonais semble dictée par l'attention que Lachellis accorde à l'alchimie de l'élixir (or potable), à telle enseigne qu'il consigne le traité de Guillaume Fabri de Die, le *De lapide philosophorum*, et celui du pseudo-Mésué, *Tractatus elixiris vitæ*, montrant par là l'intérêt que présentent pour lui les traités pseudo-arnaldiens : un intérêt avant tout médical. De même, nous avons vu dans un article récent que le *Rosarius* est parfois transcrit dans des manuscrits lulliens où la fabrication d'un élixir, défini comme panacée, constitue alors le but recherché de l'opération alchimique²².

17. L. WITTEN and R. PACHELLA, *Alchemy and the Occult. A Catalogue of Books and Manuscripts from the collection of Paul and Mary Mellon*, New Haven, 1977, III, p. 26-41.

18. A. CALVET, « Le *Tractatus parabolicus* du pseudo-Arnaud de Villeneuve, présentation, édition et traduction », *Chrysopaëia*, 5, 1997, p. 145-171.

19. Voir sur ce sujet les remarques de L. THORNDIKE, « The Problem of the composite Manuscript », *Studi e Testi* 126 (*Miscellanea Giovanni Mercati*), 1946, 6, p. 93-104, plus spéc. p. 95.

20. Cf. note 12.

21. CALVET, « Étude », *loc. cit.*, p. 183-184.

22. *Ibid.*, p. 166-178.

Les livres pseudo-arnaldiens les plus copiés sont le *Rosarius philosophorum*, le *De secretis naturæ*, le *Flos florum* et ses variantes (*Semita semitæ*, *Errores alchimie*, *Epistola ad papam*, etc.).

Les textes

Les textes alchimiques faussement attribués à Arnaud de Villeneuve se présentent sous la forme de traités (*Flos florum*), de compilations (*Rosarius*, *Defloratio philosophorum*), de résumés (*Epistola super alchimia ad regem Neapolitanum*), de dialogues entre un maître et son disciple (*De secretis naturæ*), de *questiones* scolastiques (*Quæstiones tam essentielles quam accidentales*), de commentaires exégétiques (*Tractatus parabolicus*) et de recettes. Ils sont souvent dédiés à de grands personnages (*Flos florum*, etc.) ou à un disciple inconnu (*De secretis naturæ*), à un ami. Dans le cas exemplaire du *Rosarius*, que nous avons plus particulièrement étudié, d'importantes sections arabo-latines (le *De anima in arte alchimie* du pseudo-Avicenne) se mêlent à d'autres plus modernes (pseudo-Geber, pseudo-Bacon). Quant à la *Defloratio philosophorum*, il s'agit d'un texte atypique : sa première partie est allégorique alors que sa deuxième est un recueil de recettes.

La question des datations est particulièrement délicate, car aucun de ces textes n'est daté, de sorte que nous n'avons sur le sujet que fort peu de certitudes. Une première attribution au médecin catalan apparaît dans le premier tiers du ^{xiv}^e siècle²³, cependant, avant le milieu du siècle, elle reste isolée. Et surtout aucune attribution ne concerne alors les grandes œuvres du corpus : *Rosarius*, *Flos florum*, *De secretis naturæ*, etc. Dans le manuscrit de Palerme, seule la *Defloratio philosophorum* est attribuée à Arnaud de Villeneuve. Tous les autres textes sont anonymes, pis, un texte comme le *Flos florum* est attribué dans le manuscrit de Palerme à un auteur, plus obscur et plus vraisemblable que l'illustrissime Arnaud de Villeneuve auquel on prête tant, Alamannus de Bononia²⁴. Un seul point nous semble assuré, c'est qu'au début du ^{xiv}^e siècle, la légende d'un Arnaud de Villeneuve alchimiste prend forme, ancrée dans le souvenir qu'il aurait laissé à la Curie pontificale en 1301 d'une transmutation réussie²⁵. Au milieu du ^{xiv}^e siècle, de manière croissante, de plus en plus de textes alchimiques, au départ anonymes, sont alors imputés au médecin et théologien Arnaud de Villeneuve. Parfois, ces attributions, semble-t-il, sont la conséquence logique de traités préalablement adressés à un haut personnage, roi, évêque ou pape, que servit le véritable Arnaud de Villeneuve. Il en est ainsi du *Rosarius* et du *Novum Testamentum*, l'un envoyé au roi de Naples, Robert d'Anjou (sans nom d'auteur), l'autre

23. CALVET, « Qu'est-ce que le corpus alchimique attribué à maître Arnaud de Villeneuve ? », dans *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 23/24 : *II Trobada Internacional d'Estudis sobre Arnau de Vilanova*, J. PERARNAU éd., Barcelone, 2004-2005, p. 435-456, ici p. 444.

24. CALVET-MATTON, « *Flos florum* », *loc. cit.*, p. 218, n° 67.

25. PEREIRA, *loc. cit.*, p. 117-118.

au roi de France, Philippe le Bel (sans nom d'auteur). Ainsi présentée, la question des attributions donne l'impression d'une grande part laissée au hasard et au bon vouloir des copistes, dont certains auraient été soucieux avant tout de complaire à des commanditaires proches des princes auxquels le texte était dédié. Or, le fait est que plusieurs de ces textes transmettent des thèmes et des doctrines qui leur sont communs.

Constantes et composantes du corpus

Le corpus rassemble des textes relevant de deux différents courants : l'alchimie transmutatoire inspirée du pseudo-Geber et l'alchimie médicale. Les textes relevant du premier type sont les plus nombreux. Ils comportent tous à des degrés divers des éléments de l'alchimie pseudo-gébérienne, telle que nous la connaissons à travers les travaux de William Newman.

Les points essentiels de l'alchimie pseudo-gébérienne, synthétisés par Newman²⁶, sont au nombre de quatre :

a) une préface didactique « énonçant les qualités nécessaires au futur alchimiste » ;

b) une omniprésente théorie corpusculaire *per minima* « selon laquelle les métaux et les minéraux sont composés de minuscules particules séparées par des pores » ;

c) la théorie des « trois médecines » ;

d) celle du « mercure seul », c'est-à-dire le vif-argent supposé contenir son bon soufre, un soufre pur qui, après de longues opérations (distillations et sublimations), permet au mercure de se convertir en métal parfait : l'or.

Plusieurs textes du corpus possèdent donc une, voire deux ou trois de ces caractéristiques, rarement les quatre. Si, par exemple, le *Rosarius philosophorum* transmet les quatre « innovations » de la *Summa perfectionis magisterii*, le *Flos florum*, s'appuie, lui, sur la théorie du « mercure seul » auquel rien d'étranger ne doit être ajouté²⁷, mais il ignore celle du mélange par les *minima*, ainsi que la plupart des autres ouvrages du corpus : *De secretis naturæ*, *Tractatus parabolicus*, *Novum Lumen*, *Epistola super alchimia ad regem Neapolitanum*, *Phænix*, etc. Le *Speculum alchimie*, qui, rappelons-le, n'est attribué à Arnaud de Villeneuve que dans un seul manuscrit et dans les imprimés, est, comme le *Rosarius*, un commentaire de la *Summa perfectionis* du pseudo-Geber. Certains textes se réfèrent directement à ce dernier (*De secretis naturæ*), d'autres semblent plutôt tributaires du *Rosarius* et du *Flos florum* (*Quæstiones*, *Rosa Novella*). Le *Novum Testamentum* est un texte

26. W. NEWMAN, « L'influence de la *Summa perfectionis* du pseudo-Geber », dans *Alchimie et Philosophie à la Renaissance*, J.-Cl. MARGOLIN et S. MATTON, éd., Paris, 1993, p. 65-77, ici p. 65-68.

27. Voir dans la version française du *Flos florum* (Le livre de Roussinus, Bibl. de l'Arse-nal, ms. 2872, f° 451-457v°) : « Car raison là vous y monstre come sanc, œufs, urine, poils, soulfre, arcenic, armoniac ne entrent pas en nostre pierre ». Cf. CALVET-MATTON, « *Flos florum* », *loc. cit.*, p. 230-232 (éd. Matton).

hybride : il contient la thèse du mercure seul, mais présente également d'autres méthodes alchimiques à base de plantes ou bien encore à partir d'un animal fabuleux comme le basilic²⁸.

À côté de ces traités ayant en commun de poser comme préalable à toute transmutation la théorie du mercure seul, il en est d'autres qui appartiennent aussi au corpus pseudo-arnaldien et qui ont pour dessein non pas la multiplication de l'or mais la prolongation de la vie.

Le *Rosarius*, proposant dans ses derniers chapitres de soigner le corps humain avec l'élixir des métaux obtenu selon les modalités définies dans la *Summa perfectionis*, a-t-il ouvert la voie à des textes de même style ? Peu d'éléments dans le corpus confirment une telle hypothèse. En effet, sont attribués au pseudo-Arnaud de Villeneuve des traités médico-chimiques comme le *De aqua vitæ composita et simplici* prônant une alchimie distillatoire qui fait le lien entre les travaux du chirurgien et évêque de Cervia, Teodorico Borgognoni († 1298) et ceux de Jean de Roquetaillade, et non une alchimie transmutatoire mettant en œuvre les transformations du vif-argent. Le *De vita philosophorum*²⁹ est une compilation de textes divers sur l'or potable (dont un extrait du *De vinis* d'Arnaud de Villeneuve) et la prolongation de la vie. La *Lettre sur la distillation du sang* (*De sanguine humano distillato*), comme le *De aqua vitæ simplici et composita* et le *De vita philosophorum*, se démarque des autres traités du corpus par son rejet de l'alchimie transmutatoire ; il met en revanche en avant la dissolution d'une substance naturelle, ici le sang, pour fabriquer « un élixir de vie » ; et ce plutôt que de chercher à produire un sang alchimique, nocif³⁰. L'idée que, par ailleurs, Arnaud de Villeneuve (?) expose dans le *De vinis* est alors celle-ci : l'usage du mercure purifié au cours de manipulations alchimiques aboutit à la confection d'une substance corrosive et dangereuse pour le corps humain. Mieux vaut partir d'un substrat naturel comme l'or naturel, créé par Dieu. Ces textes, apocryphes, proviendraient néanmoins de milieux proches du médecin. Par exemple, le *De aqua vitæ simplici et composita*, dans une version manuscrite du xv^e siècle (ms. Cambrai, Bibliothèque municipale, lat. 919, f^o 145), commence par une dédicace aux Spirituels franciscains, les Pauvres du Christ, qu'Arnaud soutint dans leur combat contre Rome³¹.

Jusque-là, nous n'avons parlé que des textes marquant une première division entre deux familles de traités transmettant chacune des contenus différents, voire opposés. Cependant, on ne saurait conclure sur le sujet sans évoquer

28. C. OPSOMER et R. HALLEUX, « L'alchimie de Théophile et l'abbaye de Stavelot », dans *Comprendre et maîtriser la nature au Moyen Âge. Mélanges d'histoire des sciences offerts à Guy Beaujouan*, Genève-Paris, 1994, p. 437-459, ici p. 447-455.

29. A. CALVET, « Le *De vita philosophorum* du pseudo-Arnaud de Villeneuve, texte du manuscrit de Paris, BnF ms. latin 7817 », *Chrysopaïa*, 4, 1990-1991, p. 35-79.

30. PEREIRA, *loc. cit.*, p. 165-169.

31. A. CALVET, « Mutations de l'alchimie médicale au xv^e siècle à propos des textes authentiques et apocryphes d'Arnaud de Villeneuve », *Micrologus*, 3, 1995 : *Le crisi dell'Alchimia*, p.185-209, ici p. 209. *Id.*, « Étude », *loc. cit.*, p. 169, p. 178.

la question des textes prophétiques et celle des recettes, relevant tous du premier type (alchimie transmutatoire) dont certains sont, pour ainsi dire, les bijoux de ce corpus.

Nous incluons dans ces textes prophétiques non seulement une allégorie alchimique de la Passion (le *Tractatus parabolicus*), mais aussi deux autres textes prélevant dans la Bible des images et des formules pour éclairer leur propos (*De secretis naturæ* et *Cathena aurea*).

À la différence du *De secretis naturæ* (33 manuscrits) et même de la *Cathena aurea* (10 mss.), le *Tractatus parabolicus* est un ouvrage confidentiel dont seulement deux copies sont parvenues jusqu'à nous. Il s'agit là d'une exégèse chrétienne de l'alchimie très certainement écrite par un frère franciscain, où la comparaison du Christ au Mercure est poussée jusqu'au point extrême de la lettre, la Passion devenant littéralement celle du mercure pendant les opérations finales³². Même si une version du *Tractatus parabolicus* a été lue et commentée par Jean de Roquetaillade, son influence au Moyen Âge reste difficilement perceptible. Le *De secretis naturæ*, en revanche, eut l'heur d'être exploité par Chaucer cherchant à démontrer la vanité de cet art, sa tromperie décelable jusque dans des œuvres comme précisément le *De secretis naturæ* ou même le *Rosarius*³³. De fait, le *De secretis naturæ* constitue une œuvre d'une grande richesse où se mêlent des notions de pure alchimie à des remarques sur les relations entre un alchimiste et son prince, la Passion et la Résurrection du Christ illustrant la phase de transmutation. Son originalité principale consiste en des allusions à des prophéties médiévales : la croyance, par exemple, en la venue d'un dernier Empereur³⁴. Quant à la *Cathena aurea*, elle n'est jamais qu'une présentation de l'art alchimique à la manière d'*Apocalypse*, 5, 1.

À la fin du XIII^e siècle, les Franciscains légiférèrent contre les livres alchimiques, interdisant aux frères d'en détenir, d'en lire et d'en copier³⁵. Or force est d'admettre que le corpus alchimique du pseudo-Arnaud s'est développé peu après ces condamnations dans un contexte éminemment franciscain, comme l'indique la composition de ces textes, plus spécialement le *Tractatus parabolicus*. Pour notre part, nous n'avons repéré de traces de censure (mutilations, passages biffés)³⁶ dans aucun des textes étudiés, à l'exception d'un témoin manuscrit du *De secretis naturæ*, dans lequel une allusion à la Trinité a été raturée. Les auteurs de ces textes poursuivent le même but : répandre la bonne nouvelle de l'alchimie en usant des ressources de l'allégorie de façon à toucher un public plus large.

32. Sur les méthodes d'exégèse franciscaine, cf. J. V. FLEMING, *An Introduction to the Franciscan Literature of the Middle Ages*, Chicago, 1977, p. 253-254.

33. Cf. E. H. DUNCAN, « The Literature of Alchemy and Chaucer's Canon's Yeoman's Tale », *Speculum*, 43 (1968), p. 633-656, ici p. 641, 644 et sq.

34. A. CALVET, « Le *De secretis naturæ* du pseudo-Arnaud de Villeneuve, présentation, édition et traduction », *Chrysopaëia*, 6 (1997-1999), p. 155-206.

35. L. BIANCHI, *Censure et liberté intellectuelle à l'Université de Paris*, Paris, 1999, p. 25, n° 20.

36. *Ibid.*, p. 38.

Ce mode de diffusion de la science par la métaphore se retrouve jusque dans certaines recettes du pseudo-Arnaud. Nous en avons dénombré une dizaine, généralement d'authentiques recettes métallurgiques usant de substances minérales et de sels, jamais végétales ou animales, parfois corrélatives aux grands traités comme le *Rosarius*, parfois non. Elles ne débouchent sur aucune application médicale du produit obtenu, mais font de temps en temps allusion à ce que l'on sait par ailleurs d'Arnaud de Villeneuve, à savoir qu'il réussit entre autres choses extraordinaires une transmutation à la cour pontificale. L'une de ces recettes, l'*Opus distinctum*, contient des éléments de religion chrétienne rappelant les textes prophétiques comme le *Tractatus parabolicus* ou le *De secretis naturæ*.

Les évolutions du corpus pseudo-arnaldien

Le succès des œuvres alchimiques du pseudo-Arnaud de Villeneuve, sensible dans ces multiples associations de son nom soit à des textes constitués, soit surtout à des recettes, principalement parce qu'on lui prête une transmutation réussie devant la Curie romaine, c'est-à-dire en présence de cardinaux eux-même intéressés par les progrès de la science et de la médecine, un tel succès ne se dément pas tout au long du xv^e siècle.

L'étude d'un texte important comme le *Rosarius* nous a permis de mettre en valeur la réception de cet opus qui, au Moyen Âge, apparaît comme un texte médical aussi bien qu'alchimique. Sa traduction française du xiv^e siècle, incluse dans un beau manuscrit au contenu scientifique et médical, confirme la place qu'occupe à cette époque le *Rosarius*. À la Renaissance, il est vu comme un texte d'alchimie transmutatoire transmettant une doctrine sûre et une pratique éprouvée³⁷. Cette pénétration des idées alchimiques, leur divulgation, se concrétise à travers des traductions en langue vulgaire, en français d'abord, en langue d'oc, puis en anglais, en allemand, en castillan, etc. Le *Rosarius*, le *Flos florum*, l'*Epistola super alchimia ad regem Neapolitanum*, le *Speculum alchimiae*, le *Novum Lumen*, etc., sont ainsi traduits en langue vulgaire, ce qui facilite la diffusion de ces textes et des théories qu'ils véhiculent. Ces traductions résultent de commandes dont certaines proviennent de milieux aristocratiques ou sont simplement le fait d'alchimistes locaux adaptant à leur langue un texte jugé essentiel pour la compréhension de cet art.

L'opposition entre les deux formes de l'alchimie, l'une médicale, l'autre transmutatoire, qui est au cœur du corpus pseudo-arnaldien, est parfaitement illustrée au xv^e siècle par Bernard de Trèves dans sa réponse à Thomas de Bologne³⁸. Il cite alors le *Rosarius*, un texte essentiel abolissant la barrière entre médecine et alchimie, que d'autre part un Arnaud de Villeneuve, le per-

37. CALVET, « Étude », *loc. cit.*

38. BERNARD de TRÈVES, *Responsio ad Thomam de Bononia*, Paris, BnF, lat. 11201, f^o 40 ; éd. MANGET, II, p. 407b.

sonnage historique, maintenait fermée³⁹. De plus, il apparaît que, pour les penseurs de la fin du Moyen Âge, Nicolas de Cuse par exemple (1401-1464), les théories alchimiques contenues par le *Rosarius* du pseudo-Arnaud constituent les bases d'une authentique alchimie, de celle que le Cusain estime digne d'intérêt, restant sur le fond de la question plutôt circonspect, sinon sceptique⁴⁰.

La renommée d'Arnaud de Villeneuve comme alchimiste est alors telle que s'élabore la légende d'un maître en alchimie, le pseudo-Arnaud de Villeneuve, tuteur du pseudo-Lulle et conseiller de princes, tels Robert de Naples et Édouard d'Angleterre, légende dont l'écho résonne dans le dialogue de Fabri de Die⁴¹. Cette histoire, follement romanesque mais sans fondement, est surtout pour nous l'indice remarquable du lien unissant le corpus pseudo-arnaldien au corpus pseudo-lullien.

Michela Pereira, par exemple, a observé plusieurs points de contact entre ces deux corpus⁴². Ainsi, elle a repéré dans le *Testamentum* et le *De intentione alchimistarum*, tous deux attribués au pseudo-Lulle, la trace d'une influence de traités scientifiques d'Arnaud de Villeneuve (*Aphorismi de gradibus*, *Speculum medicinae*, *De intentione medicorum*). Nous même, nous avons noté des ressemblances entre le *Rosarius* pseudo-arnaldien et le *Testamentum* pseudo-lullien, ce qui accrédite la thèse d'une interdépendance entre les deux textes sans préjuger de l'antériorité de l'un sur l'autre⁴³. Ce même *Rosarius* est au moins une fois attribué au pseudo-Lulle dans un manuscrit parisien, et encadré par des gloses lulliennes. Nous venons de voir aussi que le corpus pseudo-lullien est le principal vecteur de la légende d'un pseudo-Lulle, disciple du pseudo-Arnaud. De là l'hypothèse d'une école « alchimique » se formant en Catalogne pour émigrer ensuite en Angleterre et à Naples, étendant son influence jusqu'à Paris et en Italie et annonçant en quelque sorte le mouvement paracelsien, lequel est tributaire de ces textes et de la doctrine médico-alchimique qu'ils cherchent à faire connaître.

Par ailleurs, le corpus pseudo-arnaldien diverge notablement de son homologue lullien. Premièrement, il nous semble plus précoce, les premières attributions à Arnaud de Villeneuve apparaissant dans la première moitié du

39. Voir *Speculum medicinae*, dans *Arnaldi Villanovani Opera omnia*, Bâle, 1585, col. 2-238, ici col. 107, cap. 31. Pour Arnaud, les alchimistes voulant soigner le corps humain avec l'élixir propre aux métaux sont des ignares.

40. Le discours que prête Nicolas de Cuse à son *Idiota* (1450) résume les thèmes principaux du *Rosarius*. De même, Gregor Reisch (ca 1470-1525). Cf. S. MATTON, « L'influence de l'humanisme sur la tradition alchimique », *Micrologus*, 3, 1995, p. 279-345, ici p. 294, p. 300. De plus, dans une note marginale à un *alchimicum* lullien, Nicolas de Cuse reconnaît avoir déjà vu à Paris des livres alchimiques (d'esprit lullien) en langue occitane tous attribués à Arnaud de Villeneuve. Cf. PEREIRA, *loc. cit.*, p. 130-131.

41. M. PEREIRA, *The Alchemical Corpus attributed to Raymond Lull*, Londres, 1989, p. 41-44. CRISCIANI, *Il papa*, *op. cit.*, p. 89-92, p. 164-165.

42. PEREIRA, *The Alchemical...*, *op. cit.* EAD., « Maestro di segreti o caposcuola contestato ? Presenza di Arnaldo da Villanova e di temi della medicina arnaldiana in alcuni testi alchemici pseudo-lulliani », dans *Il Trobada Internacional d'Estudis sobre Arnau de Vilanova*, *op. cit.*, p. 381-412.

43. CALVET, « Étude », *loc. cit.*, p. 200-202.

xiv^e siècle (ms. de Palerme), alors que Lulle n'est pas considéré comme alchimiste avant les années 1370. D'autre part, si le corpus pseudo-lullien emprunte à l'Art combinatoire de Lulle son idée des abécédaires et des figures, rien de comparable ne s'observe entre la médecine scolastique d'Arnaud de Villeneuve et les *alchimica* du corpus qui lui est attribué. La théorie de l'élixir médical doit plus à Roger Bacon et à son intérêt pour la Longue Vie qu'à Arnaud de Villeneuve, fort réservé sur le sujet, sans parler de l'alchimie transmutatoire sur laquelle le médecin reste étrangement muet. Enfin, si, semble-t-il, l'alchimie pseudo-lullienne se caractérise essentiellement par son projet thérapeutique (élixir, quintessence), cet aspect de l'alchimie nous paraît secondaire chez le pseudo-Arnaud, plus attaché à exploiter les *novitates* de la *Summa perfectionis* du pseudo-Geber, comme le montre le fait que les traités d'alchimie transmutatoire sont en plus grand nombre que ceux d'alchimie médicale.

À la Renaissance, le divorce semble prononcé entre l'alchimie du *Flos florum* ou du *Rosarius*, fondée sur le mercure, et une alchimie médicale, celle du *De aqua vitae simplici et composita*, à base de substances naturelles. On le constate dans la compilation d'un Ulstad⁴⁴ où l'alchimie mercurielle est sévèrement condamnée, et d'autre part dans le choix qu'opère un Thomas Murchi, le premier éditeur d'Arnaud de Villeneuve (1504), qui ne retient que les textes livrant le secret « de la véritable alchimie », c'est-à-dire ceux qui, comme le *Rosarius*, le *Flos florum* ou le *Novum Lumen*, transmettent la théorie du « mercure seul ».

Quelles leçons tirer de cet aperçu sur un tel corpus de textes ? Quatre grandes lignes nous semblent se dégager. Premièrement, l'extrême fluctuation des traditions manuscrites rend impossible la connaissance véritable d'un texte alchimique, comme ceux du pseudo-Arnaud de Villeneuve, à partir des éditions de la Renaissance et du xviii^e siècle (Manget). En effet, ces dernières s'appuient le plus souvent sur un manuscrit unique. Un texte alchimique n'est réellement connu qu'après examen de la tradition dans son intégralité. On ne peut se fier aux éditions du xvi^e siècle, comme, à titre de comparaison, la Commission léonine (1880) le fit pour la *Piana* qui recueille toutes les œuvres de saint Thomas (Rome, 1570) et qui, du moins au départ de l'entreprise, était à la base de la nouvelle édition de ses œuvres⁴⁵. Cependant, même si, à la différence des œuvres universitaires se diffusant grâce à la technique de la *pecia* et par la constitution d'un *exemplar*, les traditions manuscrites des textes alchimiques paraissent trop souvent indépendantes les unes des autres, il reste que certains maîtres livres du corpus se transmettent de manière relativement stable. Il y aurait alors lieu de penser qu'un *exemplar* servit de modèle unique, mais ce n'est là qu'une hypothèse peut-être appelée à se vérifier dans le cas précis du *Rosarius philosophorum*.

44. *Ibid.*, p. 187-188.

45. Cf. C. LUNA, « L'édition léonine de saint Thomas d'Aquin », *Revue des Sciences Philosophiques et Théologiques*, 89.1 (2005), p. 17-110, ici p. 41.

Deuxièmement, il est assuré qu'au xv^e siècle, des scribes, comme Jean de Lachellis, ayant de l'intérêt pour la science alchimique, ont essayé de rassembler dans un recueil les œuvres du pseudo-Arnaud. De telles compositions ont à la Renaissance parfois été prises comme modèle.

Troisièmement, nous avons dit que le corpus du pseudo-Arnaud se caractérisait par la réunion de textes dissemblables, les uns d'alchimie transmutatoire, les autres médico-alchimiques, ces derniers s'écartant des théories alchimiques largement exposées dans les premiers. En revanche, il se dégage une relative cohérence des thèmes et des doctrines véhiculés dans les œuvres d'alchimie transmutatoire influencées par les travaux du pseudo-Geber.

Enfin, s'il est vrai que le contenu de l'alchimie médiévale est avant tout pratique et ne s'évade guère vers la sphère spirituelle, à part de rares références au christianisme du reste attendues dans un tel contexte, il faut bien admettre que la présence dans le corpus d'un texte comme le *Tractatus parabolicus*, allégorique de bout en bout et entièrement consacré au Christ-Mercure, jette sur ce corpus une lumière neuve, un tel texte, avec le *De secretis naturæ*, brillant d'un éclat inconnu jusqu'alors.

Antoine CALVET, CNRS, Centre d'Histoire des sciences et des doctrines,
7 rue Guy Môquet, BP 8, F-94801 Villejuif Cedex

La tradition alchimique latine ($xiii^e$ siècle- xv^e siècle) et le corpus alchimique du pseudo-Arnaud de Villeneuve

Un corpus alchimique médiéval, comme celui du pseudo-Arnaud de Villeneuve, est le plus souvent un ensemble de textes apocryphes. À la différence de l'œuvre authentique d'un auteur, sa formation n'obéit pas aux règles classiques de formation de textes livrant la pensée de ce dernier et mettant en évidence la logique d'un projet intellectuel. Ici, le corpus réunit des textes placés sous le patronage d'Arnaud de Villeneuve autour de doctrines et d'intentions divergentes, de textes composés à des époques différentes par des anonymes, rarement datés, des textes enfin dont le contenu peut considérablement varier d'une copie à l'autre. Notre propos est donc de fournir dans cet article une vision panoramique de ce corpus alchimique attribué au célèbre médecin en repérant les points communs (ou divergents) de tous ces textes et marquant leur évolution dans un contexte historique marqué par un christianisme prophétique de plus en plus accentué.

Alchimie – Arnaud de Villeneuve – Raymond Lulle – textes apocryphes

Latin Alchemical Tradition (13th-15th centuries) and the Alchemical Corpus Attributed to Arnau de Vilanova

Most often, medieval alchemical corpuses, such as the one attributed to Arnau de Vilanova, are just collections of apocryphs. Unlike the authentical works of an author, their formation does not obey the usual rules for the composition of texts, which aim at revealing the mind of their author and at conveying

the logic of a single intellectual project. The corpus which is studied here combines several texts placed under the patronage of Arnaud de Villeneuve, but their doctrines and intentions diverge, the texts themselves were written by anonymous authors at very different times, they are not often dated, and their content can vary considerably from one copy to another. Our purpose here is to give a panoramic vision of the alchemical corpus attributed to this famous physician, while noticing the common (or diverging) elements between those texts and showing their evolution within a historical context marked by the growth of a prophetic strand of Christianity.

Alchemy – Arnau de Vilanova – Ramon Llull – apocryphal texts

